

Petite Patrie



15-16-17 mars 2012

**sous la direction de
Sylvie Laigneau-Fontaine**

**15-16 mars : Campus, salle de séminaire, MSH
17 mars : Centre ville, cuisines ducales**

Contact : jerome.martin@u-bourgogne.fr 03 80 39 55 41 / 55 27



Petite Patrie

Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures EA 4178

*Cultures et Civilisation : formes de la représentation - Textes, discours, représentations –
Grelisc – Présence de l'Antiquité*

Colloque international

« L'image de la 'petite patrie' provinciale chez les écrivains de la Renaissance »

Dijon, 15-16-17 mars 2012

Programme

Judi 15 mars 2012 : Campus, salle de séminaire, MSH

9h00-9h30 : accueil.

9h45 : Ouverture du colloque par M. Philippe Monneret, Professeur de linguistique française, Doyen de l'UFR de lettres et philosophie et Mme Nicole Fick, Professeur honoraire de latin, ancien Doyen de l'UFR

Séance 1 : généralités et cadre de référence : l'humanisme du sud

Présidence de séance : J. Nassichuk

10h30-11h00 : Emilie Sérís (Université Paris IV) : « La 'reverdie' dans la poésie néo-latine de la Renaissance : topos poétique et ancrage régional »

11h00-11h30 : Anne Bouscharain (Professeur de CPGE, Bordeaux) : « Mantoue et la poésie bucolique : Battista Spagnoli, émule de Virgile »

11h30-12h00 : Tristan Vigliano (Université de Lyon II) : « Ioannes Lodouicus Viues Valentinus : Vivès et sa 'petite patrie' valencienne »

12h00-12h30 : discussion

12h30-14h30 : déjeuner

-Catherine Langlois-Pézeret, « Visagier, porte-voix de Marot sur les rives du Pont »

Dans son recueil d'épigrammes de 1537 paru chez M. Parmentier à Lyon, Jean Visagier, auteur néo-latin du cercle humaniste lyonnais, évoque en sept pièces les aventures de Marot, exilé puis rappelé en France par la bonté du Roi. Dans les premières pièces, l'imitation ovidienne, de mise à la Renaissance comme l'a montré G. H. Tucker dans *Homo viator*, est très sensible et permet à Visagier de transformer Marot en archétype du malheureux banni. Mais le poète néo-latin introduit par la suite quelques effets de *variatio* qui préparent l'issue heureuse de cet exil célèbre. L'image de la patrie qui en ressort est très variée, puisque cette dernière s'incarne tantôt sous les traits de la France, tantôt sous ceux de la ville de Lyon, tantôt encore en Muses.

-Nathalie Catellani-Dufrène, « La 'douce France' de l'Écossais George Buchanan »

Comme tous les Écossais, l'humaniste George Buchanan (1506-1582) est fier de sa patrie qu'il présente comme inexpugnable et courageuse. Toutefois, lorsqu'il enseigna à Coimbra puis fut incarcéré à Lisbonne par l'Inquisition (août 1550-février 1552), ce n'est pas de sa terre natale qu'il se languit, mais de sa terre d'adoption, la France, où il avait étudié et enseigné durant ses premières années. L'humaniste fut d'ailleurs naturalisé Français en 1557. La première partie de la communication étudiera l'expression du lyrisme privé qui se dégage du « *Desiderium Lutetiae* » (Silves 3) où le prénom féminin *Amaryllis* désigne Paris de façon allégorique, et de « *l'Adventus in Galliam* » (*Fratres fraterrimi* 28) où le poète décrit ses retrouvailles avec le sol français. Nous consacrerons la seconde partie à la notion de terre d'accueil qu'élabore Buchanan, et étudierons le rôle de « patrie commune à tous les peuples » que l'humaniste se propose de donner à la France en Europe à la fin des années 1550.

Séance 2 : l'humanisme allemand et hollandais

Présidence de séance : M. Engammare

14h45-15h15: Thomas Baier (Université de Würzburg): « Johannes Trithemius über die Geschichte seiner Heimat : De origine gentis Francorum »

15h15-15h45 : Aline Smeesters (Université de Louvain): « La 'Venus Zelanda' de Petrus Stratenus et Cornelius Boyus »

15h45-16h15: Florian Hurka (Université de Kiel) : « Vaterland und bukolische Landschaft in Eklogen deutscher Humanisten des 16. Jahrhunderts - La patrie et le paysage bucolique dans les églogues des humanistes allemands du XVIe siècle »

16h15-17h : discussion et pause

Présidence : S. Laigneau-Fontaine

17h00-17h30 : Brigitte Gauvin (Université de Caen) : « Steckelberg, ou l'impossible petite patrie d'Ulrich von Hutten »

17h30-18h00 : Virginie Leroux (Université de Reims – IUF) : Les 'petites patries' de Jean Second

18h00-18h45 : discussion

Vendredi 16 mars 2012 : campus, salle de séminaire, MSH

Séance 3 : l'humanisme français

Présidence de séance : Ph. Ford

9h30-10h00 : Perrine Galand (EPHE) : « Jean Salmon Macrin compatriote de Jules César: pour l'amour de 'Iuliodunum' »

10h00-10h30 : John Nassichuk (Université de Westren Ontario) : « Jean Rouxel, poète normand »

10h30-11h00 : Max Engammare (Genève) : « Gap, Noyon, Vézelay, Paris, Bar-le-Duc : la petite patrie des Réformateurs français »

11h00-11h45 : discussion et pause

Présidence de séance : V. Leroux

11h45-12h15: Richard Crescenzo (Université de Bourgogne) : « François Perrin, poète et antiquaire bourguignon du XVIe siècle »

12h15-12h45 : Jean-Marie Cauchies (Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles/ Université catholique de Louvain) : « Des pays jointcz et uniz en concorde et

obeissance"... et de la difficulté de les nommer : l'héritage ducal bourguignon chez les indiciars Jean Molinet et Jean Lemaire de Belges (fin XVe-début XVIe siècle) »

12h45-13h15 : discussion

Séance 4 : l'humanisme français, suite

Présidence de séance : M. Magnien

15h00-15h30 : Nathaël Istasse (Bibliothèque Royale de Belgique) : « Le régent humaniste Joannes Ravisius Textor : Niuernensis siue Navarriensis ? »

15h30-16h00 : David Amherdt (Université de Fribourg) : « De l'Alsace à la Suisse : d'une patrie à l'autre ? Ou la poésie et la religion comme remèdes à l'exil dans la vie de l'humaniste Ioannes Fabricius Montanus (1527-1566) »

16h00-16h30 : P. Delsalle (Université de Besançon) : « Le comté de Bourgogne vu par Loys Gollut (1592) »

16h30-17h : discussion et pause

Présidence de séance : R. Crescenzo

17h00-17h30 : Michel Magnien (Université Sorbonne Nouvelle - Paris III) : « Ronsard vs Du Bellay : regards croisés sur la 'petite patrie' »

17h30-18h00 : Philip Ford (Clare College – Université de Cambridge) : « La 'petite patrie' de Du Bellay entre latin et français »

18h00 : discussion

Samedi 17 mars 2012 : centre ville, Cuisines ducales

Séance 5 : l'humanisme français, fin

Présidence de séance : P. Galand

9h15-9h45 : Sylvie Laigneau-Fontaine (Université de Bourgogne) : « Nicolas Bourbon, gloire de sa 'petite patrie' »

9h45-10h15 : A. Laimé (Université de Paris VIII) : « Au prisme de la rave : éloge humaniste de la 'petite patrie' bressane par Claude Bigothier dans son De rapina (1540) »

10h15-10h45 : Marie-France Guipponi-Gineste (Université de Mulhouse) : « Entre incarnation et atonie, la représentation paradoxale de la 'petite patrie' chez le poète alsacien Jacob Balde »

le sentiment d'avoir acquis une autre dimension intellectuelle en quittant sa région, sentiment sensible dans le ton avec lequel il s'adresse à ses amis « restés au village ».

- A. Laimé, « Au prisme de la rave : éloge humaniste de la petite patrie bressane par Claude Bigothier dans son De rapina (1540) »

Claude Bigothier, humaniste d'origine bressane installé à Lyon et membre actif du cercle de l'imprimeur Sébastien Gryphe, fait paraître en 1540 son De Rapina, long poème d'un millier d'hexamètres, dans lequel il chante une légumineuse fort courante en son pays, la rave. Cet éloge paradoxal, sans pareil à cette époque, transforme le modeste produit de la terre natale de Bigothier – symbole de la pauvreté de ce terroir qui ne connaît pas beaucoup d'autres richesses – en un élément clé de tout un espace et tout un peuple : Bigothier, non sans humour, reconstruit à travers elle toute l'histoire du pays bressan, ses structures sociales, sa médecine, son éthique et sa jeune tradition humaniste, allant jusqu'à en faire le trait d'union entre l'Antiquité et la Bresse moderne. Revisitant de manière impertinente la métaphore de l'innutrition, ce poème illustre de façon originale les rapports étroits qu'entretiennent les humanistes avec leur terroir natal, sur un mode qui n'est pas sans faire penser à Rabelais qui, quelques années auparavant, a le premier su mettre en scène les aspirations humanistes les plus élevées en un décor rustique.

- Marie-France Guipponi-Gineste, « Entre incarnation et atonie, la représentation paradoxale de la 'petite patrie' chez le poète alsacien Jacob Balde (1604-1668) »

« Hic sum natus, ubi sum » : cette formule (Odes, II, 27, 28) qui annule la notion de petite patrie dans sa réalité géographique même pourrait traduire l'indifférence de Jacob Balde (1604-1668) envers son lieu de naissance : Ensisheim, capitale de l'Alsace autrichienne. Pourtant Jacob Balde n'a cessé de rappeler et de représenter l'Alsace quittée très tôt pour la Bavière en 1621, à l'âge de 17 ans, au début de la guerre de Trente ans. Entré dans les ordres jésuites en 1623, il enseigne dans d'importants collèges (Munich, Innsbruck et Ingoldstadt), est prédicateur et historiographe à la cour de Munich et chargé de l'éducation du prince Albert Sigismond, neveu du Prince Electeur de Bavière. Ainsi, J. Balde a passé sa vie dans l'Allemagne des Habsbourg dont il sert fidèlement la cause et, lorsque, entre 1637 et 1647, il compose les Lyrica et les Sylves, œuvres dans lesquelles se trouve notre corpus, c'est un exilé fort ancien qui chante une terre dans laquelle il n'a que très peu vécu. De fait, la représentation de la petite patrie alsacienne, liée au thème de l'exil et de la guerre, se révèle extrêmement paradoxale, entre enracinement et atonie. En effet Balde est aussi le poète de la Bavière et de l'Allemagne ; de plus, il est, non sans quelques hésitations, le poète stoïcien dont la patrie est partout ; enfin, il est le poète chrétien qui aspire à la patrie céleste. Éternel exilé de la terre natale et du ciel, prisonnier d'un corps dont la maigreur peut se lire comme une volonté de n'obéir qu'à la liberté de l'esprit, Balde trouve un point d'ancrage dans l'inspiration poétique, la diuina poesis.

-Michel Magnien, « Ronsard vs Du Bellay : regards croisés sur la 'petite patrie' »

L'ode à la fontaine Bellerie, l'adresse aux bûcherons de Gâtine, "Quand je suis vingt ou trente mois..." : même nos souvenirs scolaires sont là pour rappeler à quel point l'oeuvre de Ronsard fut bien celle d'un poète du Vendômois, comme le soulignent sans cesse d'ailleurs les pages de titre des éditions originales de ses nombreux recueils. Et pour ses onze premières années de publication (1550-1560), on relève plus d'une soixantaine de pièces à la louange de sa petite patrie, ou du moins de compositions où le poète se met en scène sur les bords du Loir. Si l'on considère l'ensemble de la production de Du Bellay, qui court aussi sur onze années (1549-1559), on ne trouvera rien de comparable, à l'exception notable près, qu'il faudra analyser, de la première ode de son premier recueil lyrique, "Les louanges d'Anjou". Le plus souvent, chez Du Bellay, le rappel du pays natal se fait discret, voire fugitif. C'est un adjectif par ci ("Angevin"), un nom (le fleuve Loire) ou une allusion par-là ("l'ardoise fine"), mais on aurait bien du mal à lire sous sa plume cet éloge appuyé et constant de la petite patrie, qui est alors la marque de son ami et rival.

Après avoir souligné cette dissymétrie, la communication cherchera dans un ultime moment à en découvrir les possibles motifs.

-Philip Ford, « La 'petite patrie' de Du Bellay entre latin et français »

Le nom de Joachim Du Bellay est synonyme de nationalisme littéraire à la Renaissance, tout autant que de son attachement à son pays d'origine en Anjou. On sait que, lors de son exil à Rome, l'Angevin compose souvent des poèmes en français et latin sur les mêmes thèmes : les Elegiae en particulier offrent des points de comparaison avec bon nombre de sonnets dans les Regrets. Il s'agira dans cet exposé d'examiner jusqu'à quel point le choix de la langue de communication influence la façon dont le poète présente sa « petite patrie », en tenant compte des différentes communautés linguistiques auxquelles il s'adresse. En particulier, on remarquera une tendance plus marquée à la mythologisation dans sa représentation de l'Anjou dans les compositions latines.

Samedi 17 mars 2012

-Sylvie Laigneau-Fontaine, « Nicolas Bourbon, gloire de sa 'petite patrie' »

Originaire de Vendevre sur Barse, à mi-chemin entre Troyes et Bar-sur-Aube, le poète Nicolas Bourbon (1503-1551 ?) semble avoir été suffisamment attaché à son lieu de naissance pour parler de lui-même sous le vocable de Vandoperane, « homme de Vendevre ». De son village, il a évoqué avec tendresse plusieurs détails concrets et familiers dans ses Bagatelles, tandis que dans la Ferraria, le poème consacré aux forges dont son père était propriétaire, il en grandit le paysage aux dimensions du mythe. Pour autant, et même s'il vante la culture qu'il a reçue lors de ses premières études à Troyes, il est clair qu'il a, profondément ancré,

10h45-11h15 : Catherine Langlois-Pézeret (CPGE, CESR de Tours) : « Visagier, porte-voix de Marot sur les rives du Pont »

11h15-11h45 : Nathalie Catellani-Dufrène (Université d'Amiens) : « La 'douce France' de l'Écossais George Buchanan »

11h45 : discussion et clôture du colloque

« L'image de la 'petite patrie' provinciale chez les écrivains de la Renaissance »

Résumé des communications

Jeudi 15 mars 2012

-Emilie Séris, « La 'reverdie' dans la poésie néo-latine de la Renaissance : topos poétique et ancrage régional »

La reverdie est un topos poétique codifié, qui a été traité par la plupart des poètes néo-latins italiens ou « bourguignons ». Il est possible, dans un corpus d'auteurs d'origine variée, d'en identifier les sources récurrentes et d'analyser ses éléments topiques, empruntés à l'antique locus amoenus (bosquet verdoyant, pré fleuri, source fraîche). On peut aussi en dévoiler le dispositif symbolique : à travers les mythes du retour de Philomèle, du Zéphyr fécondant, de Venus genitrix, et de Cérès et Proserpine, le thème du printemps approfondit le rapport du poète à une terre-mère. Néanmoins, les différents poètes néo-latins ont su, dans une certaine mesure, grâce aux ressources de la uariatio, exprimer leur attachement singulier à leur petite patrie, avec ses particularités régionales. Surtout, le topos de la reverdie s'est avéré un support privilégié et efficace de l'idée de translatio studii, illustrant des enjeux aussi différents, par exemple, que la transmission de la culture grecque chez Marulle, la renaissance florentine chez Landino ou l'éclosion d'un humanisme du Nord chez Jean Second et Jean Dorat.

-AnneBouscharain, « Mantoue et la poésie bucolique: Battista Spagnoli, émule de Virgile »
Battista Spagnoli partage avec Virgile la terre natale de Mantoue. Cette patrie originelle est très tôt revendiquée par l'humaniste qui adopte, à l'orée de sa carrière religieuse et poétique, ce surnom géographique, réservé chez Macrobe déjà, au poète augustéen. En entrant dans l'ordre carme, dans les années 1460, Battista Spagnoli devient ainsi le Mantouan et ce surnom lui sert alors aussi de nom d'auteur pour toutes ses œuvres poétiques. Or, le compatriote de Virgile fait de ce rapprochement onomastique l'occasion d'une émulation poétique et stylistique. Spagnoli construit en effet sa notoriété sur la composition d'un recueil bucolique connu sous le titre originel de Suburbanus, destiné à connaître un succès inégalé dans l'Europe de la Renaissance. Ce recueil illustre les qualités d'innutrition et d'innovation du poète humaniste: nourri des modèles de l'Antiquité et du Trecento, il combine cet héritage littéraire et une veine nouvelle, à la fois intime et chrétienne, dont la composante géographique est une part non négligeable. Ces poèmes élaborent ainsi un paysage, certes démarqué de Virgile, mais revivifié par un regard personnel qui ancre la bucolique dans la patrie cisalpine de Mantoue. Ce paysage pourrait ne paraître qu'une anodine reprise; il sous-tend toutefois un projet poétique et stylistique, comme le montre une silve postérieure, où le paysage mantouan sert de métaphore au style et au genre poétique dont se réclame l'humaniste.

-Tristan Vigliano, « Ioannes Lodouicus Viues Valentinus : Vivès et sa 'petite patrie' valencienne »

Dans le souvenir qu'en ont gardé l'histoire et les études littéraires, le nom de Vivès reste associé à l'Espagne. Sans doute cet auteur est-il même, avec Antonio Nebrija, la plus grande figure de l'humanisme espagnol dans la première moitié du XVI^e siècle. Mais si Joan Lluís Vives est né à Valence, il n'y a passé que les premières années de sa vie, jusqu'à l'âge de seize ans environ. Et son départ pour Paris, en 1509, puis pour les Pays-Bas, vers 1514, se transforme en exil sans retour: issu d'une famille de juifs convertis que l'Inquisition valencienne poursuit et décime peu à peu, il ne revit jamais sa terre natale, et préféra rester dans une autre possession de Charles Quint, où sa sécurité était probablement mieux assurée. Cette expérience du déracinement, comme on pourrait l'appeler, présage-t-elle une relation à la terre natale plus tourmentée, plus passionnée que chez d'autres écrivains? Pour répondre à cette question, on étudiera la présence et l'image de Valence dans les textes publiés par Vivès, mais aussi dans sa correspondance, avec ses compatriotes notamment: peut-être les confidences s'y font-elles plus intimes. On mettra en rapport la représentation de Valence et celle de Bruges, où s'installe l'humaniste, et à laquelle il dit son attachement dans le *De subventione pauperum*: sa cité d'adoption serait-elle devenue sa « petite patrie»? On s'arrêtera enfin sur l'Apologie d'Aulu-Gelle par Henri Estienne. Cette violente critique adressée à Vivès, pour une sentence bien péremptoire extraite du *De disciplinis*, lui prête explicitement un préjugé hispanophile qu'on aimerait évaluer à la lumière des analyses précédentes.

au service des princes Habsbourg pour désigner globalement l'héritage de leurs employeurs? Gageure... ou faux problème?

-Nathaël Istasse, « Le régent humaniste Joannes Ravisius Textor: Nivernensis sive Navarriensis? »

Joannes Ravisius Textor, appelé par commodité Jean Tixier de Ravisy, sans que cette appellation n'apparaisse dans la moindre source documentaire ou littéraire valide, est une figure importante de l'humanisme bourguignon des deux premières décennies du XVI^e siècle. Nivernais de souche, Textor est parti très jeune à Paris pour y mener ses études et y devenir ensuite, au collège de Navarre, régent ès-arts jusqu'à sa mort (1522). A travers cette figure importante de la pédagogie humaniste, nous traiterons du cas du provincial monté très tôt à la capitale et s'y étant installé sans retour connu dans sa 'petite patrie'. Pour ce faire, nous exposerons les quelques données biographiques objectives dont on dispose relativement aux origines nivernaises de Textor, pour ensuite envisager son parcours de Navarriste. Enfin, nous aborderons le « Textor Gallicus » et les prises de position de l'humble régent dans les débats nationalistes ou patriotiques contemporains opposant, pour résumer fortement, esprit cisalpin et esprit transalpin, comme l'écrivait Marie-Madeleine de La Garanderie.

-David Amherdt, « De l'Alsace à la Suisse: d'une patrie à l'autre? Ou la poésie et la religion comme remèdes à l'exil dans la vie de l'humaniste Ioannes Fabricius Montanus (1527-1566) »

Fabricius Montanus quitte tout jeune son Alsace natale pour s'installer à Zurich, sa patrie d'adoption, où il devient pasteur protestant et publie un recueil de *Poemata* (1556). Quelques mois avant sa mort, il écrit une autobiographie en vers, à l'imitation du poème *Ad posteritatem* d'Ovide (*Tristes*, IV, 10). Sa patrie alsacienne y est présentée comme un lieu idéal – qu'il se plaît à faire visiter au lecteur – où tout est paix, sérénité, harmonie, abondance, bonheur. Son départ pour Zurich est décrit comme un exil, et même s'il parle avec affection de la ville de Zwingli, « terre hospitalière et nourricière » où il a découvert sa double vocation poétique et religieuse, sa vie baigne désormais dans une atmosphère lourde et tendue: on y découvre un Montanus pour qui seules comptent l'obéissance à la volonté de Dieu, l'espérance de gagner un jour la patrie céleste... et l'écriture, uniques remèdes aux cruelles attaques du destin.

-P. Delsalle, « Le comté de Bourgogne vu par Loys Gollut (1592) »

A la fin du XVI^e siècle, Loys Gollut, professeur de littérature latine à l'université de Dole, publia « Les mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne ». Cet ouvrage constitue une des premières monographies provinciales. Loys Gollut devient ainsi le chantre de sa petite patrie. Il accorde une grande importance à la description de sa province qui connaît alors, sous les Habsbourg, un véritable « âge d'or ». L'auteur ne manque pas de clairvoyance mais l'exposé sur sa patrie, dans un style imagé et piquant, l'aveugle parfois.

-Max Engammare : « Gap, Noyon, Vézelay, Paris, Bar-le-Duc : la petite patrie des Réformateurs français »

Qu'ont dit les Réformateurs français de leur petite patrie? L'ont-ils chantée? L'ont-ils négligée? Notre communication rendra compte de l'enquête avec Jean Calvin et Noyon, Guillaume Farel et Gap, Pierre Viret et Orbe, Théodore de Bèze et Vézelay, Simon Goulart et Senlis... Dans un second temps, nous considérerons Genève qui fut davantage chantée, en particulier une longue silve de Jean Tagaut amendée par Théodore de Bèze, en cherchant à en comprendre les atténuations. Chez les Réformateurs poètes de langue française et d'expression latine, nous demanderons si la cité au bout du Léman n'a pas remplacé la petite patrie et, quand cela est avéré, sous quelles conditions.

-Richard Crescenzo, « François Perrin, poète et antiquaire bourguignon du XVI^e siècle »

François Perrin (1533-1606), chanoine de la cathédrale d'Autun, est l'auteur de quelques recueils de poèmes, en particulier celui des Trois centuries de sonnets concernant le vray portrait de la vie humaine, publié en 1574 chez Guillaume Chaudière à Paris. Dans ce recueil, quelques pièces évoquent avec nostalgie, sur le mode des Antiquités de Rome, les vestiges antiques d'Autun. Or Perrin semble également avoir entrepris des recherches archéologiques sur sa ville. Il fait lui-même plusieurs fois allusion à la préparation d'un ouvrage sur les antiquités d'Autun et plusieurs témoignages du XVII^e siècle corroborent l'existence d'un tel ouvrage, resté à l'état manuscrit. On s'efforcera d'étudier dans les écrits conservés de Perrin l'émergence d'un intérêt pour les vestiges antiques de sa patrie, intérêt porté par un modèle poétique prestigieux et par la passion « antiquaire » qui anime progressivement, depuis le début de la Renaissance, les cercles lettrés. A travers la glorification d'un passé lointain auquel on s'identifie, c'est la notion de patrimoine qui est en train de naître.

-Jean-Marie Cauchies, « Des pays jointz et uniz en concorde et obeissance"... et de la difficulté de les nommer : l'héritage ducal bourguignon chez les indiciers Jean Molinet et Jean Lemaire de Belges (fin XV^e-début XVI^e siècle) »

Les différents territoires des royaumes de Belgique et des Pays-Bas et du grand-duché de Luxembourg actuels, rassemblés par les ducs de Bourgogne de la maison de Valois et passés entre les mains de leurs descendants et successeurs Habsbourg, ont dû susciter pour les contemporains une certaine difficulté terminologique : comment nommer d'une parole ou d'un trait de plume cet ensemble composite, aggloméré mais non unifié, dépourvu de tout nom de baptême spécifique ? Au XVI^e siècle encore, au plus haut niveau du gouvernement et de l'administration, on parlera en toute imprécision des « pays d'embas » ou, vus de leur sein même, des « pays de par decha ». Certes « Bourgogne » – mémoire dynastique ! – pourrait-il être appelé à la rescousse dans les terres du nord... Mais pour être précis, quelle solution alternative existe-t-il à une énumération de principautés et de seigneuries telle qu'elle est livrée par les titulatures et les clauses d'exécution des actes de chancellerie ? Comment vont s'y prendre les chroniqueurs officiels

-Thomas Baier, « Johannes Trithemius über die Geschichte seiner Heimat : De origine gentis Francorum »

Johannes Trithemius (1462-1516), né à Trittenheim (Moselle), mort à Würzburg, se présente comme un personnage symbolique de son temps. Quand il naquit, Pius II régnait à Rome, un pape, qui d'un côté soutenait les studia antiquitatis, et de l'autre instillait des idées nationalistes dans les discussions de la res publica eruditorum européenne. Les débats entre les humanistes italiens et allemands s'enflamma au regard de l'interprétation de la Germania de Tacite, récemment retrouvée. Dans ce cadre s'insère aussi Trithemius sans s'y référer de manière explicite. Avec sa chronique franconienne, Trithemius a créé une ethnographie de son peuple qui hérite les stéréotypes et préjugés caractéristiques de son temps. Dans son histoire les détails historiques n'ont pas de valeur propre, mais ils servent à corroborer une certaine idéologie. L'intervention essaie de faire ressortir la physiognomie intellectuelle de Trithemius.

-Aline Smeesters, « La 'Venus Zelanda' de Petrus Stratenus et Cornelius Boyus »

La "Venus Zelanda" (1638) est un recueil élégiaque à deux mains, dans lequel deux poètes néo-latins originaires de Zélande, Petrus Stratenus et Cornelius Boyus, se racontent, sous la forme d'un échange épistolaire, leurs amours avec deux jeunes femmes zélandaises (au moins en partie imaginaires), Chloé et Blonda. Le recueil (dès son titre) est parcouru d'allusions à la Zélande, région qui n'est plus le lieu principal de résidence des deux poètes (Boyus est avocat à La Haye, Stratenus étudiant à Leyde puis en voyage en France) mais qu'ils se chargent d'"illustrer" poétiquement, en se situant dans la lignée des grands poètes d'amour néerlandais d'expression latine (de Second à Heinsius) : pour ce faire, ils redéclinent les motifs traditionnels de la romance élégiaque en les transposant dans le décor maritime de l'estuaire de l'Escaut ; et ils exploitent aussi de manière poétique ou humoristique un certain nombre de stéréotypes couramment associés à la Zélande et aux Zélandais.

-Florian Hurka, « Der Heimatdiskurs in der neulateinischen Hirtendichtung deutscher Humanisten des 16. Jahrhunderts (Eobanus Hessus, Euricius Cordus, Joachim Camerarius) » / « La patrie dans la poésie néolatine pastorale chez les humanistes allemands du XVI^e siècle (Eoban Hesse, Euricius Cordus, Joachim Camerarius) »

En Allemagne, l'églologie néolatine n'affirme que tardivement son lien à la patrie. Alors qu'elle connaît ses débuts en Italie au XIV^e siècle et y connaît une véritable renaissance, la poésie pastorale allemande, abstraction faite de précurseurs isolés, ne connaît son épanouissement qu'au XVI^e siècle avec Eoban Hesse, Euricius Cordus et Joachim Camerarius. On trouve dans les recueils de poésie des bucoliques allemands de nombreux passages sur la nature et les conditions matérielles aussi bien qu'intellectuelles nécessaires à la naissance d'une poésie néolatine nationale. Ces affirmations sont souvent déterminées par l'affrontement avec la tradition italienne qui marquait l'humanisme européen : ainsi la séparation, l'affirmation et la défense de l'art poétique allemand face à une présumée prétention italienne à la supériorité font partie intégrante de la poésie pastorale d'Eoban Hesse et d'Euricius

Cordus. A l'inverse, Joachim Camerarius se montre plus conciliant et semble ainsi témoigner d'une conscience de soi plus forte. C'est avec Helius Eoban Hesse qu'apparaît le premier recueil d'épigrammes émanant d'un poète allemand. C'est la raison pour laquelle, malgré quelques épigrammes occasionnelles de Heinrich Bebel (1495), Hesse peut à raison revendiquer être « le premier animal latin à s'être nourri du sol allemand ». Le Bucolicon d'Hesse rencontre un écho significatif en Allemagne : les décennies qui suivent voient paraître un nombre presque incalculable d'épigrammes. Leurs auteurs les plus connus sont les néolatins Euricius Cordus et Joachim Camerarius, qui sont issus du même cercle de poètes autour de l'humaniste erfurtois Mutianus Rufus.

communauté d'humanistes du Nord qui s'ancre dans un noyau plus étroit d'artistes ayant séjourné à Malines, mais il confère au bois de La Haye une sacralité antique qui relie l'inspiration poétique à un cadre géographique, à la fois réel et symbolique.

Vendredi 16 mars 2012

-Brigitte Gauvin, « Steckelberg, ou l'impossible petite patrie d'Ulrich von Hutten »

Dans ses poésies de jeunesse, essentiellement des élégies, il arrive à Ulrich von Hutten de mentionner sa terre d'origine, la Franconie, et sa famille, les chevaliers du clan Hutten, avec fierté ; il chante alors la beauté des paysages, la richesse des terres, la grandeur des possessions, la puissance des Hutten. Deux ans plus tard cependant, il n'a pas d'image assez sinistre pour décrire son château natal de Steckelberg, pas d'hyperbole assez marquée pour dénigrer la triste vie qu'on y mène et les ravages des famines et des guerres incessantes. Il ne faudrait pas cependant n'y voir qu'un discours de circonstance, qui varierait en fonction du contexte et des interlocuteurs. Si Hutten tourne le dos à Steckelberg, n'est-ce pas aussi, et plutôt, parce qu'il n'y peut trouver aucune reconnaissance, voire aucune existence ? C'est alors Ebernburg, le château de Franz de Sickingen, et l'Allemagne, la « grande » patrie, qui se trouveront parées des qualités que les écrivains réservent en général à la « petite » et qui fourniront à Hutten l'objet d'un attachement inégalable

-Virginie Leroux, « Jean Second, poète batave »

La dimension patriotique représente un enjeu important de la poésie du belge Jean Second. Stratégie aulique et exaltation de la patrie se conjuguent en effet dans la célébration de la *translatio imperii* opérée par Charles Quint, originaire de Gand. Cependant, le poète exploite aussi la composante affective de ses petites patries, qu'il s'agisse de La Haye où il est né, ou de Malines, la cité où s'est implantée sa famille, et indissociable de ses premières amours avec Julie, l'héroïne du premier livre des *Elégies*. En 1532, Jean Second se rend en Espagne pour rejoindre son frère Nicolas Grudius et trouver un poste dans l'entourage de l'empereur et de sa cour. Ce séjour inspire aux deux frères des poèmes d'exil, imités d'Ovide, dans lesquels ils expriment leur regret de la terre natale associée aux êtres chers, et opposent à l'Espagne rocailleuse et infertile la douceur et la fécondité d'une Belgique printanière. Ces poèmes suscitent une réponse parodique de leur frère Marius qui leur rappelle les rigueurs de l'hiver belge. Or, la figuration de la petite patrie en un *locus amoenus* n'est pas uniquement dictée par la nostalgie : elle s'inscrit aussi dans une tradition poétique héritée des Anciens, et répond à l'exigence de la *translatio studii*. Non seulement Second célèbre une

-Perrine Galand, « Jean Salmon Macrin compatriote de Jules César: pour l'amour de 'Iuliodunum' »

Le thème de la "petite patrie", en l'occurrence la ville de Loudun, est central dans la vie et quasi structurel dans les recueils d'odes autobiographiques de Jean Salmon Macrin (1490-1557). Berceau de son enfance puis de sa première éducation humaniste, elle a été le point de départ de son ascension. Elle abrite sa *sodalitas* la plus chère. Elle a été aussi le théâtre de ses amours avec sa femme, Gelonis, dont l'exaltation récurrente dans ses vers fait de Macrin l'émule direct du grand poète napolitain Giovanni Pontano. C'est pourquoi, au fil de l'œuvre macrinienne, l'image du pays natal est progressivement sacralisée, mythifiée, transformée en symboles : *Lodunum* devient *Iuliodunum*, la ville de Jules César, image personnelle de la *translatio imperii* et *studii* dont rêvent tous les humanistes français d'alors; Loudun, associée à un réalisme quotidien de bon aloi, gage de liberté et d'indépendance, concentre aussi les vertus et les joies sereines de la campagne, que le poète, "Horace français", oppose aux turpides ou aux dangers de la ville ou de la cour; espace-temps clos qui abrite les joies reconstruites de l'enfance, ou du passé heureux en général, la petite patrie symbolise tous les objets du *desiderium*, rêve mais aussi désespoir, qui donne sa dynamique aux poèmes, comme chez Ovide, comme chez Du Bellay et bien d'autres.

-John Nassichuk, « Jean Rouxel, poète normand »

Cette étude présentera les œuvres poétiques du poète normand Jean Rouxel (1530 ?-1586), qui, après des études à Paris et à Bourges et des voyages studieux en Allemagne et en Suisse, regagna la Normandie où, pendant les trois dernières décennies de sa vie, il enseigne le droit et se distingua dans l'art d'écrire des vers latins. Poète engagé dans la vie politique et culturelle de sa ville et de sa région à une époque où celle-ci souffre les ravages de la guerre, les vers de Rouxel apparaissent dans une variété de contextes qui reflètent diversement sa participation à la vie civile et à la défense de sa patrie : dans les *Puys de Palinod* de Rouen et de Caen, sur l'architecture éphémère des entrées solennelles, dans une « plainte » dialoguée qui illustre la souffrance de la région normande sous le poids des impôts royaux... Sans prétention d'exhaustivité, la présente analyse examinera ces divers aspects d'une œuvre qui met au premier plan l'éloge de la patrie normande de son auteur.